

ATRÉE et THYESTE

TRAGÉDIE

CRÉBILLON, Prosper J. de

1707

ATRÉE et THYESTE
TRAGÉDIE

par Prosper Jolyot de Crébillon

M. DCC. VII.

ATRÉE, roi d'Argos
THYESTE, roi de Mycène, frère d'Atrée.
PLISTHÈNE, fils d'Aéropé et de Thyeste, cru fils d'Atrée.
THÉODAMIE, fille de Thyeste
EURYSTHÈNE, confident d'Astrée
ALCIMÉDON, officier de la flotte.
THESSANDRE, confident de Plisthène
LÉONIDE, confidente de Théodamie.
Suite d'Atrée.
Gardes.

La scène est à Chalcys, capitale de l'île d'Eubée, dans le palais d'Atrée.

ACTE I

SCÈNE I.

Atrée, Eurysthène, Alcimédon, gardes.

ATRÉE

Avec l'éclat du jour je vois enfin renaître
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître.
Les vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de nous,
Semblent avec les flots exciter mon courroux ;
5 Le calme, si longtemps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence ;
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcimédon ; que la flotte d'Atrée
10 Se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée :
Puisque les dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses chefs mes ordres absolus ;
Que tout soit prêt.

SCÈNE II.

Atrée, Eurysthène, gardes.

ATRÉE, à ses gardes .

Et vous, que l'on cherche Plisthène ;
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Eurysthène.

SCÈNE III.

Atrée, Eurysthène.

ATRÉE

15 Enfin ce jour heureux, ce jour tant souhaité
Ranime dans mon cour l'espoir et la fierté.
Athènes, trop longtemps l'asile de Thyeste,
Éprouvera bientôt le sort le plus funeste ;
20 Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs et la flamme et la mort.

EURYSTHÈNE

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asile qui lui reste.
Ah ! Seigneur, si le sang qui vous unit tous deux
N'est plus qu'un titre vain pour ce roi malheureux,
25 Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie
Que le barbare soin de prolonger sa vie :
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRÉE

Que je l'épargne, moi ! Lassé de le poursuivre,
30 Pour me venger de lui, que je le laisse vivre !
Ah ! Quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,
Il n'aura contre moi d'asile qu'aux enfers :
Mon implacable cour l'y poursuivrait encore,
S'il pouvait s'y venger d'un traître que j'abhorre :
35 Après l'indigne affront que m'a fait son amour
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux :
40 Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance :
Enfin mon cour se plaît dans cette inimitié ;
Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
45 Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste ;
Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste :
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrais le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable.
50 Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable ?
D'un criminel amour le perfide enivré
A-t-il eu quelque égard pour un noud si sacré ?
Mon cour, qui sans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURYSTHÈNE

55 Depuis vingt ans entiers ce courroux affaibli
Semblait pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRÉE

Dis plutôt qu'à punir mon âme ingénieuse
 Méditait dès ce temps une vengeance affreuse :
 Je n'épargnais l'ingrat que pour mieux l'accabler :
 60 C'est un projet enfin à te faire trembler.
 Instruit des noirs transports où mon âme est livrée,
 Lis mieux dans le secret et dans le cour d'Atrée.
 Je ne veux découvrir l'un et l'autre qu'à toi ;
 Et je te les cachais, sans soupçonner ta foi.
 65 Écoute. Il te souvient de ce triste hyménée
 Qui d'Aerope à mon sort unit la destinée :
 Cet hymen me mettait au comble de mes voux ;
 Mais à peine aux autels j'en eus formé les nouds,
 Qu'à ces mêmes autels, et par la main d'un frère,
 70 Je me vis enlever une épouse si chère.
 Tes yeux furent témoins des transports de mon cour :
 À peine mon amour égalait ma fureur ;
 Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
 Mycènes, tu le sais, sans pitié désolée,
 75 Par le fer et le feu vit déchirer son sein ;
 Mon amour outragé me rendit inhumain.
 Enfin par ma valeur Aerope recouvrée
 Après un an revint entre les mains d'Atrée.
 Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit,
 80 Eussent depuis ce temps mis une autre en mon lit,
 Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
 Aerope à mes regards n'en parut que plus belle.
 Mais en vain mon amour brûlait de nouveaux feux.
 Elle avait à Thyeste engagé tous ses voux ;
 85 Et liée à l'ingrat d'une secrète chaîne,
 Aerope, le dirai-je ? En eut pour fruit Plisthène.

EURYSTHÈNE

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ? Quoi ! Phisthène, Seigneur,
 Reconnu dans Argos pour votre successeur,
 Pour votre fils enfin ?

ATRÉE

C'est lui-même, Eurysthène ;
 90 C'est ce même guerrier, c'est ce même Plisthène,
 Que ma cour aujourd'hui croit encor sous ce nom
 Frère de Ménélas, frère d'Agamemnon.
 Tu sais, pour me venger de sa perfide mère,
 À quel excès fatal me porta ma colère.
 95 Heureux si le poison qui servit ma fureur
 De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
 Celui de l'infidèle éclatait pour Thyeste
 Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.
 Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui ;
 100 Aerope, en expirant, brûlait encor pour lui.
 Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance
 À ceux qui de l'ingrate avaient la confiance.
 Il lui montre en ce moment une lettre d'Aerope.

Lettre d'Aerope.

105 « D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
 Cher Thyeste, et je meurs sans regretter la vie :
 Puisque je ne l'aimais que pour vivre avec vous,
 Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
 Plithène fut le fruit de nos tristes amours :
 S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours ;
 110 Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son père
 Du malheureux amour qu'avait pour lui sa mère. »
 Juge de quel succès ses soins furent suivis ;
 Je retins à la fois son billet et son fils.
 Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance :
 115 Mais mon cour plus prudent l'adopta par vengeance ;
 Et, méditant dès lors le plus affreux projet,
 Je le fis au palais apporter en secret.
 Un fils venait de naître à la nouvelle reine ;
 Pour remplir mes projets, je le nommai Plithène,
 120 Et mis le fils d'Aerope au berceau de ce fils,
 Dont depuis m'ont privé les destins ennemis.
 C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vu paraître :
 Je fis périr tous ceux qui pouvaient le connaître ;
 Et, laissant ce secret entre les dieux et moi,
 125 Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
 Après ce que tu sais, sans que je te l'apprenne,
 Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plithène ;
 Et, puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,
 À quel usage enfin j'en destine le cours.

EURYSTHÈNE

130 Quoi ! Seigneur, sans frémir du transport qui vous guide,
 Vous pourriez réserver Plithène au parricide !

ATRÉE

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
 Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
 Sous le nom de mon fils, utile à ma colère,
 135 Qu'il porte le poignard dans le sein de son père ;
 Que Thyeste, en mourant, de son malheur instruit,
 De ses lâches amours reconnaisse le fruit.
 Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,
 Plithène verse un jour le sang qui l'a fait naître ;
 140 Et que le sien après, par mes mains répandu,
 Dans sa source à l'instant se trouve confondu.
 Contre Thyeste enfin tout paraît légitime ;
 Je n'arme contre lui que le fruit de son crime :
 Son forfait mit au jour ce prince malheureux ;
 145 Il faut par un forfait les en priver tous deux.
 Thyeste est sans soupçons ; et son âme abusée
 Ne me croit occupé que de l'île d'Eubée :
 Je ne suis en effet descendu dans ces lieux
 Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.
 150 Athènes, disposée à servir ma vengeance,
 Avec moi dès longtemps agit d'intelligence ;
 Et son roi, craignant tout de ma juste fureur,
 De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.
 Du jour que mes vaisseaux menaceront Athènes,
 155 De ce jour, tu verras Thyeste dans mes chaînes.
 Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,

Je répondrai bientôt et du père et du fils.

EURYSTHÈNE

Eh bien ! Sur votre frère épuisez votre haine ;
Mais du moins épargnez les vertus de Plisthène.

ATRÉE

160 Plisthène, né d'un sang au crime accoutumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé ;
Et, comme il a déjà tous les traits de sa mère,
Il aurait quelque jour les vices de son père.
Quel peut être le fruit d'un couple incestueux ?
165 Moi-même j'avais cru Thyeste vertueux ;
Il m'a trompé ; son fils me tromperait de même.
D'ailleurs, il lui faudrait laisser mon diadème ;
Le titre de mon fils l'assure de ce rang :
En faudra-t-il pour lui priver mon propre sang ;
170 Que dis-je ? Pour venger l'affront le plus funeste,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste ?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours ;
Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours.
Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,
175 Me payer des moments que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.

SCÈNE IV.

**Atrée, Plisthène, Eurysthène, Thessandre,
gardes.**

ATRÉE, bas, à Eurysthène .

Mais Plisthène paraît. Songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrés au silence.

À Plisthène.

180 Prince, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
Presse enfin un départ trop longtemps différé.
Tout semble en ce moment proscrire un infidèle ;
La mer mugit au loin, et le vent vous appelle :
Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
185 Au seul nom de son chef, se croit déjà vainqueur.
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême
Que ce qu'en vit élis, Rhodes, cette île même ;
Et moi, que ce héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
190 Je connais de ce chef la valeur et le zèle ;
Je sais que je n'ai point de sujet plus fidèle.
Aujourd'hui cependant souffrez, sans murmurer,
Que votre père encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême ;
195 Jurez-moi donc, mon fils, par les dieux, par moi-même,
Si le destin pour nous se déclare jamais,
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits.

Oui, je puis m'en flatter, je connais trop Plisthène ;
Plus ardent que moi-même, il servira ma haine :
200 À peine mon courroux égale son grand cour :
Il vengera son père.

PLISTHÈNE

En doutez-vous, seigneur ?
Eh ! Depuis quand ma foi vous est-elle suspecte ?
Avez-vous des desseins que mon cour ne respecte ?
Ah ! Si vous en doutiez, de mon sang le plus pur...

ATRÉE

205 Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes lois votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHÈNE

Seigneur, je n'ai point cru que, pour servir mon roi,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
210 Faut-il par des serments que mon cour vous rassure ?
Le soupçonner, seigneur, c'est lui faire une injure.
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet et de fils.
Oui, j'atteste des dieux la majesté sacrée
215 Que je serai soumis aux volontés d'Atrée ;
Que par moi seul enfin son courroux assouvi
Fera voir à quel point je lui suis asservi.

ATRÉE

Ainsi, prêt à punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout espérer de votre obéissance ;
220 Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez ; que votre bras, à l'Attique funeste,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

PLISTHÈNE

Moi, seigneur ?

ATRÉE

Oui, mon fils. D'où naît ce changement ?
225 Quel repentir succède à votre empressement ?
Quelle était donc l'ardeur que vous faisiez paraître ?
Tremblez-vous, lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHÈNE

Non ; mais daignez m'armer pour un emploi plus beau :
Je serai son vainqueur, et non pas son bourreau.
230 Songez-vous bien quel noud vous unit l'un et l'autre ?
En répandant son sang, je répandrais le vôtre.
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foi ?

ATRÉE

Les dieux m'en sont garants ; c'en est assez pour moi.

PLISTHÈNE

Juste ciel !

ATRÉE

J'entrevois dans votre âme interdite
235 De secrets sentiments dont la mienne s'irrite.
Étouffez des regrets désormais superflus :
Partez, obéissez, et ne répliquez plus.
Des bords athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle.
240 Que ma flotte avec vous se dispose à partir ;
Et, quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCÈNE V.

Plisthène, Thessandre.

PLISTHÈNE

Qu'ai-je fait, malheureux ? Quelle imprudence extrême !
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cour ;
245 Mais tout mon sang se glace, et je frémis d'horreur.
Dieux, que dans mes serments malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse ;
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.
250 Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste ?
Que peut craindre un grand cour quand sa vertu lui reste ?
Athènes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
255 Ce serait, plus que lui, m'en rendre un jour coupable.
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris, que je chéris encore,
La mort est désormais le seul dieu que j'implore ;
260 Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes serments, mon cour à son amour !

THESSANDRE

Que dites-vous, seigneur ? Quoi ! Pour une inconnue...

PLISTHÈNE

Peux-tu me condamner, Thessandre ? Tu l'as vue :
Non, jamais plus de grâce et plus de majesté
265 N'ont distingué les traits de la divinité.
Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadème :

De superbes débris, une noble fierté,
 Tout en elle du sang marque la dignité.
 270 Je te dirai bien plus : cette même inconnue
 Voit mon âme à regret dans ses fers retenue ;
 Et qui peut dédaigner mon amour et mon rang
 Ne peut être formé que d'un illustre sang.
 Quoi qu'il en soit, mon cour, charmé de ce qu'il aime,
 275 N'examine plus rien dans son amour extrême.
 Quel cour n'eût-elle pas attendri, justes dieux !
 Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux,
 Déplorable jouet des vents et de l'orage,
 Qui, même en l'y poussant, l'enviaient au rivage ;
 280 Roulant parmi les flots, les morts, et les débris,
 Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,
 Mourante entre les bras de son malheureux père,
 Tout prêt lui-même à suivre une fille si chère ! ...
 J'entends du bruit. On vient : peut-être c'est le roi...

SCÈNE VI.

Théodamie, Léonide, Plisthène, Thessandre.

PLISTHÈNE, à Thessandre .

285 Mais non ; c'est l'étrangère. Ah ! Qu'est-ce que je vois,
 Thessandre ? Un soin pressant semble occuper son âme.

À Théodamie.

Où portez-vous vos pas ? Me cherchez-vous, madame ?
 Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci ?

THÉODAMIE

C'est vous-même, seigneur, que je cherchais ici.
 290 D'Athènes dès longtemps embrassant la conquête,
 On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête ;
 Que, chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
 Pour sortir de Chalcys elle n'attend que vous.
 Si ce n'est pas vous faire une injuste prière,
 295 Je viens vous demander un vaisseau pour mon père.
 Le sien, vous le savez, périt presque à vos yeux,
 Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
 Vous sauvâtes des flots et le père et la fille,
 Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHÈNE

300 Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
 D'Atrée en ce climat tout respecte les lois :
 Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême ;
 Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même.
 Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
 305 Et du départ lui-même il doit être témoin :
 Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue,
 Le jour que ce palais vous offrit à sa vue ;
 Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui :
 Son cour ne sera pas moins sensible aujourd'hui ;
 310 Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.

Mais qui peut vous forcer à quitter cet asile ?
Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux ?
Mon amour vous rend-il ce séjour odieux ?
Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangère ?
315 N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre père ?
Quel est son nom, le vôtre ? Où portez-vous vos pas ?
Ne connaîtrai-je enfin de vous que vos appas ?

THÉODAMIE

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse.
Mon nom est peu connu, ma patrie est la Grèce ;
320 Et j'ignore en quel lieu, sortant de ces climats,
Mon père infortuné doit adresser ses pas.

PLISTHÈNE

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystère ;
Je souscris au secret que vous voulez m'en faire.
Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
325 Le dangereux espoir de revoir vos traits.
Fuyez un malheureux ; punissez-le, madame,
D'oser brûler pour vous de la plus vive flamme :
Et moi, prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chasse de mon cour :
330 C'est, dans mon sort cruel, mon unique espérance.
Mon amour, cependant, n'a rien qui vous offense ;
Le ciel m'en est témoin : et jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.
Ce cour, à qui le vôtre est toujours si sévère,
335 N'offrit jamais aux dieux d'hommage plus sincère.
Inutiles respects ! Reproches superflus !
Tout va nous séparer ; je ne vous verrai plus.
Adieu, madame, adieu ; prompt à vous satisfaire,
Je reviendrai pour vous m'employer près d'un père :
340 Quel qu'en soit le succès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres soins.

SCÈNE VII.
Théodamie, Léonide.

THÉODAMIE

Où sommes-nous, hélas ! Ma chère Léonide ?
Quel astre injurieux en ces climats nous guide ?
Ô vous, qui nous jetez sur ces bords odieux,
345 Cachez-nous au tyran qui règne dans ces lieux,
Dieux puissants ! Sauvez-nous d'une main ennemie !
Quel séjour pour Thyeste et pour Théodamie !
Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.
Atrée, après vingt ans, rallumant sa fureur,
350 Sous d'autres intérêts déguisant ce mystère,
Arme pour désoler l'asile de son frère.
L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,
À son tour, en secret, arme pour se venger,
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes,
355 Tandis que l'ennemi voguerait vers Athènes,
Ou pendant que Chalcys, par de puissants efforts,
Retiendrait le tyran sur ces funestes bords.
Inutiles projets ! Inutile espérance !
L'Europe a tout détruit ; plus d'espoir de vengeance :
360 Et c'est ce même amant, ce prince généreux,
Sans qui nous périssons sur ce rivage affreux,
Ce prince, à qui je dois le salut de mon père,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misère.
Athènes va tomber, si, pour comble de maux,
365 Thyeste dans ces murs n'accable ce héros.
Trop heureux cependant, si de l'île d'Eubée
Il pouvait s'éloigner sans le secours d'Atrée !
Sauvez l'en, s'il se peut, grands dieux ! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous ?
370 Ciel, puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frère :
Atrée est un objet digne de ta colère.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux :
Hélas ! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux ;
Quoique absent dès longtemps, on peut le reconnaître :
375 Heureux que sa langueur l'empêche d'y paraître !

LÉONIDE

Espérez du destin un traitement plus doux ;
Que craindre d'un tyran, quand son fils est pour vous ?
Attendez tout d'un cour et généreux et tendre :
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
380 Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste !
Hélas ! Si cet amour est un crime pour lui,
385 Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée ;

La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée.
Contre tant de vertus mon cour mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
390 Mais mon père m'attend : allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre :
Heureuse cependant si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour.

ACTE II

SCÈNE I.

Thyeste, Théodamie, Léonide.

THYESTE

Ce n'est plus pour tenter une grâce incertaine ;
395 Mais, avant son départ, je voudrais voir Plisthène :
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.

SCÈNE II.

Thyeste, Théodamie.

THYESTE

Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour ;
Tout menace à la fois l'asile de Thyeste :
Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
400 D'un père infortuné que prétendent vos pleurs ?
Voulez-vous, dans ces lieux, voir combler mes malheurs ?
Pourquoi, sur mes désirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le tyran ? Qu'en avez-vous à craindre ?
Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir ?
405 Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée ;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?
La voile se déploie, et flotte au gré des vents ;
Laissez-moi profiter de ces heureux instants.
410 Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée.
Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

THÉODAMIE

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse ?
415 Pourquoi, seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse ?
À peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejetez point dans des périls nouveaux.
À partir de Chalcys le tyran se prépare ;
Les vents vont de cette île éloigner ce barbare :
420 D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE

Ma fille, quel conseil ! Eh quoi ! Vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire !
Non, non, je ne puis voir désoler sans secours
425 Des états si longtemps l'asile de mes jours.
Moi, qui ne prétendais m'emparer de Mycènes
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes,
Je l'abandonnerais lorsque elle va périr !
Non, je cours dans ses murs la défendre, ou mourir.
430 Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée ?
Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colère céleste,
435 Hélas ! Et qui pourrait reconnaître Thyeste ?
Voyez donc le tyran : quel que soit son courroux,
C'est assez que mon cour n'en craigne rien pour vous,
Ma fille ; vous savez que sa main meurtrière
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mère ;
440 C'est moi seul, c'est Aerope enlevée à ses voux ;
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez : votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,
Est le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaisseau ; quel qu'en soit le danger,
445 Mon cour au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE

Ah ! Périsse plutôt l'asile qui nous reste
Que de tenter, seigneur, un secours si funeste !

THYESTE

En dussé-je périr, songez que je le veux.
Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux,
450 Du soleil à regret j'y revois la lumière ;
Malgré moi, le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
455 Jusqu'au fond de mon cour semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
460 Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cour
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux,
465 Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Aerope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
470 « Quoi ! Tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,

À ces mots, m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
475 Le geste menaçant, et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre, et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré de furies,
Un glaive encor fumant armait ses mains impies ;
480 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Aerope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissants ;
485 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
À mille affreux objets l'âme entière livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main, semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang.
490 Le flambeau s'est éteint ; l'ombre a percé la terre ;
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
Ce fantôme peut-il troubler votre grand cour ?
C'est une illusion...

THYESTE

J'en croirais moins un songe,
495 Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge.
J'en crains plus du tyran qui règne dans ces lieux
Que d'un songe si triste, et peut-être des dieux :
Je ne connais que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE

Vous connaissez aussi les vertus de Plisthène...

THYESTE

500 Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
Sa générosité me force à l'estimer.
Ma fille, à ses vertus je sais rendre justice ;
Des fureurs du tyran son fils n'est point complice.
Je sens bien quelquefois que je dois le haïr ;
505 Mais mon cour sur ce point à peine à m'obéir.
Hélas ! Et plus je vois ce généreux Plisthène,
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.
Mon cour, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.
510 Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
Je suis toujours Thyeste, et lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le tyran ; je vous laisse avec lui :
Ma fille, devenez vous-même notre appui ;
Tentez tout sur le cour de mon barbare frère ;
515 Songez qu'il faut sauver et vous et votre père.

SCÈNE III.

**Atrée, Théodamie, Eurysthène, Alcimédon,
Léonide, Gardes.**

ALCIMÉDON

Vous tenteriez, seigneur, un inutile effort ;
Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycènes :
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans Athènes.
520 Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci ;
Le chef de ce vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE

Qu'il vienne : Alcimédon, allez ; qu'on me l'amène ;
Je l'attends : avec lui faites venir Plisthène ;
Il doit être déjà de retour en ces lieux.

SCÈNE IV.

**Atrée, Théodamie, Léonide, Eurysthène,
Gardes.**

ATRÉE à Théodamie.

525 Madame, quel dessein vous présente à mes yeux ?

THÉODAMIE

Prête à tenter, seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une étrangère aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès longtemps qu'un roi si généreux
Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
530 Sur ces bords échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, sans secours, dans ces lieux écartés,
J'attends tout désormais de vos seules bontés.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable :
535 Puis-je espérer, seigneur, qu'un roi si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les dieux,
M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux ?

ATRÉE

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, et bientôt vous serez satisfaite ;
540 Disposez de ma flotte avec autorité.
Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté ?
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,
Où vous conduira-t-il ?

THÉODAMIE

Seigneur, c'est à Byzance
Que je prétends bientôt, au pied de nos autels,

545 Du prix de vos bienfaits charger les immortels.

ATRÉE

Mais Byzance, madame, est-ce votre patrie ?

THÉODAMIE

Non ; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux états ?
550 Ce vaisseau, que les vents jetèrent dans l'Eubée,
Sortait-il de Byzance, ou du port de Pyrée ?
En vous sauvant des flots, mon fils (je m'en souviens)
Ne trouva sur ces bords que des athéniens.

THÉODAMIE

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
555 Ils furent comme nous poussés sur ce rivage :
Mais ceux qu'en ce palais a sauvés votre fils
Ne sont point nés, seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE

Mais, madame, parmi cette troupe étrangère,
Plisthène sur ces bords rencontra votre père :
560 Dédaigne-t-il un roi qui devient son appui ?
D'où vient que devant moi vous paraissez sans lui ?

THÉODAMIE

Mon père infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret, seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paraître à vos yeux.

ATRÉE

565 Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.

Quelques gardes sortent.

THÉODAMIE

On doit des malheureux respecter la misère.

ATRÉE

Je veux de ses malheurs consoler votre père ;
Je ne veux rien de plus. Mais quel est votre effroi ?
Votre père, madame, est-il connu de moi ?
570 A-t-il quelques raisons de redouter ma vue ?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue ?

THÉODAMIE

Seigneur, d'aucun effroi mon cour n'est agité :
Mon père peut ici paraître en sûreté.
Hélas ! à se cacher qui pourrait le contraindre ?
575 Étranger dans ces lieux, eh ! Qu'aurait-il à craindre ?

À ses jours languissants le péril attaché
Le retenait, seigneur, sans le tenir caché.

SCÈNE V.

**Atrée, Thyeste, Théodamie, Léonide,
Eurysthène, Gardes.**

THÉODAMIE à part.

Le voilà : je succombe, et me soutiens à peine.
Dieux ! Cachez-le au tyran, ou ramenez Plisthène.

ATRÉE, à Thyeste.

580 Étranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous,
Quel est ton nom, ton rang ? Quels humains t'ont vu naître ?

THYESTE

Les thraces.

ATRÉE

Et ton nom ?

THYESTE

Pourriez-vous le connaître ?
Philoclète.

ATRÉE

Ton rang ?

THYESTE

585 Et toujours le jouet du destin irrité,
Noble, sans dignité,

ATRÉE

Où s'adressaient tes pas ? Et de quelle contrée
Revenait ce vaisseau brisé près de l'Eubée ?

THYESTE

De Sestos ; et j'allais à Delphes implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE

590 Et tu vas de ces lieux... ?

THYESTE

Seigneur, c'est dans l'Asie
Que je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez...

ATRÉE

Quel son de voix a frappé mon oreille !
595 Quel transport tout-à-coup dans mon cour se réveille !
D'où naissent à la fois des troubles si puissants ?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens !
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même !
600 Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix ;
Voilà ses traits encore : ah ! C'est lui que je vois ;
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine ;
Je le reconnaîtrais seulement à ma haine :
Il fait pour se cacher des efforts superflus ;
605 C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

THYESTE

Moi, Thyeste, seigneur !

ATRÉE

Oui, toi-même, perfide !
Je ne le sens que trop au transport qui me guide ;
Et je hais trop l'objet qui paraît à mes yeux
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
610 Tu fais bien de nier un nom si méprisable :
En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE

Eh bien ! Reconnais-moi ; je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frère malheureux.
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
615 N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE

Ah, traître ! C'en est trop ; le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
620 Je rends grâce au ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,
Puisque avec mes fureurs leurs soins d'intelligence
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
625 Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort.
Rien ne peut t'en sauver ; la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu longtemps sa chute sur ta tête.
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE

630 Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
635 Ait à mon cour tremblant dicté cet artifice :

Aerope par ta main a vu trancher ses jours ;
La même main des miens doit terminer le cours ;
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
640 Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre !
Holà ! Gardes, à moi !

THÉODAMIE, à Atrée.

Que faites-vous, seigneur ?
645 Dieux ! Sur qui va tomber votre injuste rigueur !
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colère ?
Ah ! Dans un malheureux reconnaissez un frère ;
Que sur ses noirs projets votre cour combattu
Écoute la nature, ou plutôt la vertu.
650 Immolez donc, seigneur, et le père et la fille ;
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille.
Thyeste, par vous seul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRÉE

Vous prétendez en vain que mon cour s'attendrisse.
655 Qu'on lui donne la mort, gardes ; qu'on m'obéisse ;
De son sang odieux qu'on épuise son flanc...

Bas, à part.

Mais non ; une autre main doit verser tout son sang.

Aux gardes.

Oubliais-je... arrêtez. Qu'on me cherche Plisthène.

SCÈNE VI.

**Atrée, Thyeste, Plisthène, Théodamie,
Eurysthène, Thessandre, Léonide, Gardes.**

PLISTHÈNE, à Atrée.

660 Ciel ! Qu'est-ce que j'entends ? Quelle fureur soudaine
De votre voix, seigneur, a rempli tous ces lieux ?
Qui peut causer ici ces transports furieux ?

THÉODAMIE, à Plisthène.

Ces transports où l'emporte une injuste colère
Ne menacent, seigneur, que mon malheureux père :
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHÈNE

665 Votre père, madame ! ô ciel ! Que dites-vous ?

À Atrée.

À l'immoler, seigneur, quel motif vous engage ?
De quoi l'accuse-t-on ? Quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits ?
670 Aurait-il à son tour violé ceux des rois ?
Étranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre
À le priver du jour qui puisse vous contraindre ?

ATRÉE

Étranger dans ces lieux ! Que tu le connais mal !
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal ;
675 C'est de tous les humains le seul que je déteste,
Un perfide, un ingrat, en un mot, c'est Thyeste.

PLISTHÈNE

Qu'ai-je entendu, grands dieux ! Lui Thyeste, Seigneur ?
Eh bien ! En doit-il moins fléchir votre rigueur ?
Calmez, seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE

680 Que vois-je ? Quoi ! Mon fils armé contre moi-même !
Quoi ! Celui qui devrait m'en venger aujourd'hui
Ose à mes yeux encor s'intéresser pour lui !
Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidèle
Tu disposes ton bras à servir ma querelle ?

PLISTHÈNE

685 Plutôt mourir cent fois : je n'ai point à choisir ;
Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,
Accordez à mes voux cette dernière grâce :
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous ?

690 À mes justes désirs que vos transports se rendent.
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent ;
C'est le vôtre, seigneur, non un sang étranger :
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE

695 Le perfide ! Si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence ?

THYESTE

Que pourrait me servir d'implorer ton secours,
Si ton cour qui me hait veut me haïr toujours ?
Eh ! Que n'ai-je point fait pour fléchir ta colère ?
Qui de nous deux, cruel, poursuit ici son frère ?
700 Depuis vingt ans entiers que n'ai-je point tenté
Pour calmer les transports de ton cour irrité ?
Surmonte, comme moi, la vengeance et la haine ;
Règle tes soins jaloux sur les soins de Plisthène,
Et tu verras bientôt, si j'en donne ma foi,
705 Que tu n'as point d'ami plus fidèle que moi.

ATRÉE

Quels seront tes garants ? Lorsque le nom de frère
N'a pu garder ton cour d'un amour téméraire,
Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen allait combler mes voux,
710 Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense ?
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

THYESTE

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux ;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misère,
715 Considère un moment ton déplorable frère :
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi ?
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHÈNE

Ah ! Rendez-vous, seigneur : je vois que la nature
Dans votre cour sensible excite un doux murmure,
720 Ne le combattez point par des soins odieux ;
Elle n'inspire rien qui ne vienne des dieux.
C'est votre frère enfin ; que rien ne vous arrête :
De sa fidélité je répons sur ma tête.

ATRÉE

Plisthène, c'en est fait ; je me rends à ta voix ;
725 Je me sens attendri pour la première fois ;
Je veux bien oublier une sanglante injure.
Thyeste, sur ma foi que ton cour se rassure :
De mon inimitié ne crains point les retours ;
Ce jour même en verra finir le triste cours ;
730 J'en jure par les dieux, j'en jure par Plisthène ;
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine.
Ses soins et ma pitié te répondront de moi,

Et mon fils à son tour me répondra de toi ;
Je n'en demande point de garant plus sincère.
735 Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un père.
Allez ; et que ma cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

SCÈNE VII.

Atrée, Eurysthène, Gardes.

ATRÉE

Toi, fais-les avec soin observer, Eurysthène ;
Disperse les soldats les plus chers à Plisthène,
740 Écarte les amis de cet audacieux,
Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

ACTE III

SCÈNE I.

Atrée, Eurysthène.

ATRÉE

Enfin, grâce aux dieux, je tiens en ma puissance
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :
On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper ;
745 La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
Vengeons-nous ; il est temps que ma colère éclate ;
Profitons avec soin du moment qui la flatte,
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cour trahi dans son amour.

EURYSTHÈNE

750 Eh ! Qui vous répondra que Plisthène obéisse,
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous souvient-il plus que, prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre
755 Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre,
D'en différer enfin le moment malgré moi.
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?
N'avait-il pas juré de servir ma colère ?
Tant de soins redoublés pour la fille et le père
760 Ne sont-ils les effets que d'un cour généreux ?
Non, non ; la source en est dans un cour amoureux ;
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie
Me dit trop que Plisthène aime Théodamie :
Je n'en puis plus douter ; il la voit chaque jour,
765 Il a pris dans ses yeux ce détestable amour ;
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste !
Que pouvait-il sortir d'Aerope et de Thyeste,
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux ?
Le crime est fait pour lui ; la vengeance, pour nous.
770 Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide ;
Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux
Que d'armer contre lui son forfait et les dieux ?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène

775 Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne !
Qu'il vienne seul ici.

SCÈNE II.

ATRÉE

Le soldat écarté

Permet à ma fureur d'agir en liberté :
De son amour pour lui ma vengeance alarmée
Déjà loin de Chalcys a dispersé l'armée ;
780 Tout ce que ce palais rassemble autour de moi
Sont autant de sujets dévoués à leur roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance ?
Son amour me répond de son obéissance.
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver ;
785 Et de si près encor je m'en vais l'observer,
Que, malgré tous ses soins, ma vengeance assurée
Lavera par ses mains les injures d'Atrée.

SCÈNE III.

Atrée, Plisthène.

ATRÉE, bas.

Je le vois ; et pour peu qu'il ose la trahir,
Je sais bien le secret de le faire obéir.

Haut.

790 Lassé des soins divers dont mon cour est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cour se déploie.
Tout semble offrir ici l'image de la paix ;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
795 N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
J'avais cru par vos soins mon courroux étouffé ;
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé :
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre ;
800 Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthène, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avais cru, sur la foi d'une sainte promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis ;
805 Mais Plisthène tient mal ce qu'il m'avait promis ;
Et, bravant sans respect et les dieux et son père,
Son cour pour eux et lui n'a qu'une foi légère.

PLISTHÈNE

Où sont vos ennemis ? J'avais cru que la paix
Ne vous en laissait point à craindre en ce palais ;
810 Je n'y vois que des cours pour vous remplis de zèle,
Et qu'un fils pour son roi respectueux, fidèle,

Qui n'a point mérité ces cruels traitements.
Où sont vos ennemis ? Et quels sont mes serments ?

ATRÉE

815 Où sont mes ennemis ? Ciel ! Que viens-je d'entendre ?
Thyeste est dans ces lieux, et l'on peut s'y méprendre !
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment :
Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

PLISTHÈNE

820 Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurais cru que la vôtre eût été plus sacrée ;
Qu'un frère, dans vos bras, à la face des dieux,
M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense ;
Je ne me souviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens,
825 Et vos derniers serments m'ont dégagé des miens.

ATRÉE

830 Sans vouloir dégager un serment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre ?
Et tu verras bientôt, si j'explique le mien,
Que ce dernier serment ajoute encore au tien.
J'ai juré par les dieux, j'ai juré par Plisthène,
835 Que ce jour qui nous luit mettrait fin à ma haine.
Fais couler tout le sang que j'exige de toi,
Ta main de mes serments aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au ciel une injure,
Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

PLISTHÈNE

840 Ah ! Seigneur, puis-je voir votre cour aujourd'hui
Descendre à des détours si peu dignes de lui ?
Non, par de feints serments je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des dieux la majesté sacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
845 Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si longtemps attendue,
Je vous louais déjà de nous l'avoir rendue ;
Et je m'applaudissais, dans des moments si doux,
D'avoir pu d'un héros désarmer le courroux.
850 J'admirais un grand cour au milieu de l'offense,
Qui, maître de punir, méprisait la vengeance.
Thyeste est criminel, voulez-vous l'être aussi ?
Sont-ce là vos serments ? Pardonnez-vous ainsi ?

ATRÉE

850 Qui ! Moi, lui pardonner ! Les fières Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cour.
855 Quels que soient mes serments, trop de fureur m'anime.
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime !
Laisse là ces serments ; si j'ai pu les trahir,
C'est au ciel d'en juger, à toi de m'obéir.

Dans un fils qui faisait ma plus chère espérance
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
860 Plisthène est un héros, son père est outragé ;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé !
Ah ! Ne me force point, dans ma fureur extrême,
(Que sais-je ? Hélas !) peut-être à t'immoler toi-même !
Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
865 Malheur à qui trahit les transports de mon cour !

PLISTHÈNE

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire ;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé ;
870 Oui, seigneur ; et ma main, loin d'être meurtrière,
Défendra contre vous les jours de votre frère.
Seconder vos fureurs, ce serait vous trahir :
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE

Enfin j'ouvre les yeux : ta lâcheté, perfide,
875 Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide.
Tu trahis pour Thyeste et les dieux et ta foi ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
Ose encor me jurer que pour Théodamie
Ton cour ne brûle point d'une flamme ennemie.

PLISTHÈNE

Ah ! Si c'est là trahir mon devoir et ma foi,
880 Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, seigneur, il est vrai, la princesse m'est chère ;
Jugez si c'est à moi d'assassiner son père.
Vous connaissez le feu qui dévore mon sein ;
885 Et pour verser son sang vous choisissez ma main !

ATRÉE

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure !
Voyons si cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
890 Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie :
Venge-moi dès ce jour, ou c'est fait de sa vie.

PLISTHÈNE

Ah ! Grands dieux !

ATRÉE

Tu frémis ; je t'en laisse le choix,
Et te le laisse, ingrat, pour la dernière fois.

PLISTHÈNE

Ah ! Mon choix est tout fait dans ce moment funeste ;
895 C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de Thyeste.

ATRÉE

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
Obéis cependant, achève ma vengeance ;
L'instant fatal approche, et Thyeste s'avance :
900 S'il n'est mort lorsque enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits ; avec lui je te laisse.
Au secours de ta main appelle ta princesse ;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE

905 Quoi ! Vous l'immoleriez ! Je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un dieu qui m'épouvante.
Ah ! Seigneur !

ATRÉE

Viens donc voir expirer ton amante ;
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

SCÈNE IV.

PLISTHÈNE, seul.

Dieux ! Plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
910 Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtrière
Fasse couler le sang de ton malheureux frère.
Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien :
Mais, dussé-je en périr, je défendrai le sien.

SCÈNE V.

Thyeste, Plisthène.

THYESTE

Prince, qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
915 Héros dont les vertus charment toute la Grèce,
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique et sûr appui !

PLISTHÈNE

Quel appui, juste ciel ! Quel cour impitoyable
Ne serait point touché du sort qui vous accable ?
920 Ah ! Plût aux dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,
D'une si chère vie éterniser le cours !
Que je verrais couler tout mon sang avec joie,
S'il terminait les maux où vous êtes en proie !
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, seigneur :
925 Je sens des mouvements inconnus à mon cour.

THYESTE

Seigneur, soit amitié, soit raison, qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous !
Non, l'amitié n'a point de sentiments si doux.

PLISTHÈNE

930 Ah ! Si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de ce bonheur suprême !
On n'aima jamais plus ; le ciel m'en est témoin ;
À peine la nature irait-elle aussi loin :
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
935 A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez ; le ciel sait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûterait s'il fallait obéir.

THYESTE

Seigneur, que dites-vous ? Qui fait couler vos larmes ?
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes !
940 Vous soupirez ; la mort est peinte dans vos yeux ;
Vos regards attendris se tournent vers les cieus :
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthène ?
Jusqu'au fond de mon cour je ressens votre peine.
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi ?
945 Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi ?
Cher prince, ignorez-vous à quel point je vous aime ?
Ma fille ne m'est pas plus chère que vous-même.

PLISTHÈNE

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux ?

THYESTE

950 Quel étrange discours ! Cher prince, au nom des dieux,
Au nom d'une amitié si sincère et si tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHÈNE

Ah ! Dois-je vous l'apprendre ?
Mais, dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.
Fuyez, seigneur, fuyez.

THYESTE

955 Cher prince ? Et qu'ai-je encore à craindre de mon frère ?

SCÈNE VI.

Atrée, Thyeste, Plisthène.

PLISTHÈNE, apercevant Atrée.

Ah ciel !

ATRÉE, à Plisthène.

C'est donc ainsi que, fidèle à son roi...
Mais je sais de quel prix récompenser ta foi...

PLISTHÈNE

Ah ! Seigneur, si jamais...

ATRÉE

Que voulez-vous me dire ?
Sortez : en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire.
960 Votre frivole excuse exige un autre temps ;
Et mon cour est rempli de soins plus importants.

SCÈNE VII.

Atrée, Thyeste.

THYESTE

De ce transport, seigneur, que faut-il que je pense ?
Qui peut vous emporter à tant de violence ?
Qu'a fait ce fils ? Qui peut vous armer contre lui ?
965 Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?
Ne m'offrez-vous la paix... ?

ATRÉE

Quel est donc ce langage ?
À me l'oser tenir quel soupçon vous engage ?
Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits ?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?
970 Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance ?
Allez : de mes desseins vous serez éclairci ;
Et d'autres intérêts me conduisent ici.

SCÈNE VIII.

ATRÉE

975 Quoi ! Même dans des lieux soumis à ma puissance
 J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance !
 Et le lâche qui doit la servir en ce jour
 Trahit, pour la tromper, jusques à son amour !
 Ah ! Je le punirai de l'avoir différée,
 Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
 980 Mériter ma vengeance est un moindre forfait
 Que d'oser un moment en retarder l'effet.
 Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice,
 Ton roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour un supplice.
 Je ne punirais point vos forfaits différents,
 985 Si je ne m'en vengeais par des forfaits plus grands.
 Où Thyeste paraît, tout respire le crime ;
 Je me sens agité de l'esprit qui l'anime ;
 Je suis déjà coupable. était-ce me venger
 Que de charger son fils du soin de l'égorger ?
 990 Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite,
 La mort n'est que la fin des tourments qu'il mérite.
 Implore comme un bien la plus affreuse mort.
 Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,
 995 Étonne jusqu'aux dieux qui n'ont rien fait pour elle.
 Vengeons tous nos affronts, mais par un tel forfait,
 Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.
 Lâche et vaine pitié, que ton murmure cesse ;
 Dans les cours outragés tu n'es qu'une faiblesse ;
 1000 Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cour
 Qui ne reconnaît plus de dieu que sa fureur ?
 Courons tout préparer ; et, par un coup funeste,
 Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste.
 Le ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
 1005 A remis à son sang le soin de m'en venger.

ACTE IV

SCÈNE I.

Plisthène, Thessandre.

THESSANDRE

Où courez-vous, seigneur ? Qu'allez-vous entreprendre ?

PLISTHÈNE

D'un cour au désespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris ?
Ciel ! Dans quel trouble affreux jetez-vous mes esprits ?
1010 D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite ?
Pour qui préparez-vous ces vaisseaux, cette fuite ?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas ?
Parlez, seigneur : le roi, désormais plus sévère...

PLISTHÈNE

1015 Qu'avais-je fait aux dieux pour naître d'un tel père ?
Ô devoir, dans mon cour trop longtemps respecté,
Laisse un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuses lois qu'impose la nature
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.
1020 Secrets persécuteurs des cours nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux ?

THESSANDRE

Que dites-vous, seigneur ? Quelle douleur vous presse ?

PLISTHÈNE

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma princesse.

THESSANDRE

La sauver ! Et de qui ?

PLISTHÈNE

1025 Va lui plonger peut-être un poignard dans le cour.
Du roi, dont la fureur

C'est pour la dérober au coup qui la menace,
 Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
 Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer,
 Que du plus tendre amour je me sens inspirer.
 1030 Croirais-tu que du roi la haine sanguinaire
 A voulu me forcer d'assassiner son frère ;
 Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
 De sa fille, au refus, il doit verser le sang ?
 Ah ! Je me sens saisir d'une fureur nouvelle :
 1035 Courons, pour la sauver, où mon honneur m'appelle.
 Mais où la rencontrer ? Eh quoi ! Les justes dieux
 M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux ?
 Que fait Thyeste ? Hélas ! Qu'est-elle devenue ?
 Qui peut dans ce palais la soustraire à ma vue ?
 1040 Je frémis : retournons les chercher en ces lieux,
 Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux.
 Allons, ne laissons point, dans l'ardeur qui m'anime,
 Un cour comme le mien réfléchir sur un crime.
 Étouffons des remords que j'avais dû prévoir,
 1045 Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.
 Suis-moi ; c'est trop tarder ; et d'un péril extrême
 On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.
 Ce n'est point un forfait ; c'est imiter les dieux
 Que de remplir son cour du soin des malheureux.

SCÈNE II.

Plisthène, Théodamie, Thessandre, Léonide.

PLISTHÈNE

1050 Mais que vois-je, Thessandre ? ô ciel ! Quelle est ma joie !

À Théodamie.

Se peut-il qu'en ces lieux Plisthène vous revoie ?
 L'unique objet des soins de mon cour éperdu,
 Hélas ! Par quel bonheur nous est-il donc rendu ?
 Quoi ! C'est vous, ma princesse ! Ah ! Ma fureur calmée
 1055 Fait place à la douceur dont mon âme est charmée.
 Dieux ! Qu'allais-je tenter ? Mais quel est votre effroi ?
 Qui fait couler vos pleurs ? Et qu'est-ce que je vois ?

THÉODAMIE

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
 Et le cour agité des plus vives alarmes.
 1060 Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,
 Si vous ne retenez ce prince furieux.
 Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,
 Il veut la prévenir par la perte d'Atrée.
 Il erre en ce palais dans ce cruel dessein,
 1065 Tout prêt à lui plonger un poignard dans le sein.
 Il est perdu, seigneur, ce prince qui vous aime,
 Si vous ne le sauvez d'Atrée, ou de lui-même.
 Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas ;
 Le péril cependant ne l'épouvante pas.
 1070 Si la pitié pour nous peut émouvoir votre âme,

Si moi-même en secret j'approuvai votre flamme,
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour daignez le secourir.
Je vous dirais qu'un cour plein de reconnaissance
1075 D'un service si grand sera la récompense,
S'il avait attendu que tant de soins pour nous
Vinsent justifier ce qu'il sentait pour vous.

PLISTHÈNE

Dissipez vos frayeurs, et calmez vos alarmes ;
Vos yeux, pour m'attendrir, n'ont pas besoin de larmes.
1080 Hélas ! Qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien ; mes soins ont prévenu vos pleurs.
De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ;
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
1085 Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui, croyez-en ces dieux que mon amour atteste,
Croyez-en ces garants du salut de Thyeste :
Il m'est plus cher qu'à vous : sans me donner la mort,
Le roi ne sera point l'arbitre de son sort.
1090 Votre père vivra ; vous vivrez ; et Plisthène
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
Je sauverai Thyeste. Eh ! Que n'ai-je point fait ?
Hélas ! Si vous saviez d'un barbare projet
À quel prix j'ai déjà tenté de le défendre...
1095 Venez ; pour lui, pour vous, je vais tout entreprendre :
Heureux si je pouvais, en vous sauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux !

SCÈNE III.

**Thyeste, Plisthène, Théodamie, Thessandre,
Léonide.**

PLISTHÈNE

Mais Thyeste paraît : quel bonheur est le nôtre !
Quel favorable sort nous rejoint l'un et l'autre !

THYESTE, apercevant Plisthène.

1100 Que vois-je ? Dieux puissants, après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi ! Prince, vous vivez ! Eh ! Comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide ?
Que faisiez-vous, cher prince ? Et dans ces mêmes lieux
1105 Qui pouvait si longtemps vous cacher à nos yeux ?
Éffrayé des fureurs où mon âme est livrée,
Je vous croyais déjà la victime d'Atrée ;
Plisthène dans ces lieux n'était plus attendu.
Je l'avoue, à mon tour je me suis cru perdu :
1110 J'allais tenter...

PLISTHÈNE

Calmez le soin qui vous dévore ;

Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux :
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.
1115 De ces bords cependant fuyez, sans plus attendre ;
Et, sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, seigneur, adieu : mon âme est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
1120 Thessandre doit guider, au sortir du palais,
Des pas que je voudrais n'abandonner jamais.

THYESTE

Moi fuir, prince ! Qui ? Moi ! Que je vous abandonne !
Ah ! Ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
1125 Je n'en trahirai point l'exemple généreux.
Accablé des malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en roi, si je ne puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous : je ne puis vous quitter.
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter ;
1130 Je sens à chaque instant que mes craintes redoublent,
Que pour vous, en secret, mes entrailles se troublent :
Je combats vainement de si vives douleurs ;
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
1135 Au courroux du tyran la tendresse a fait place ;
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus ;
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHÈNE

Ah ! Qu'il verse le mien : plutôt au ciel que mon père
Dans le sang de son fils eût éteint sa colère !
1140 Fuyez, seigneur, fuyez ; et ne m'exposez pas
À l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas ! Je ne crains point pour votre seule vie :
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'est vous en dire assez, seigneur, sauvez du moins
1145 L'objet de ma tendresse, et l'objet de mes soins.
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir, sans fruit pour vous, osé tenter un crime.
Fuyez, n'abusez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
1150 Thessandre, conduisez...

THESSANDRE

Seigneur, le roi s'avance.

PLISTHÈNE

Il en est temps encore, évitez sa présence.

SCÈNE IV.

**Atrée, Thyeste, Plisthène, Théodamie,,
Eurysthène, Thessandre, Léonide, Gardes.**

ATRÉE

D'où vient, à mon abord, le trouble où je vous vois ?
Ne craignez rien, les dieux ont fléchi votre roi.
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance ;
1155 Et le ciel dans son cour a pris votre défense.

À Thyeste.

Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits.
Gardes, éloignez-vous.

SCÈNE V.

**Atrée, Thyeste, Plisthène, Théodamie,
Eurysthène, Thessandre, Léonide.**

ATRÉE, à Thyeste.

Rassure tes esprits :
D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte ;
Thyeste, chasses-en les horreurs et la crainte.
1160 Ne redoute plus rien de mon inimitié,
Toute ma haine cède à ma juste pitié.
Ne crains plus une main à te perdre animée ;
Tes malheurs sont si grands qu'elle en est désarmée :
Et les dieux, effrayés des forfaits des humains,
1165 Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle était ma fureur ! Et que vais-je t'apprendre !
Ton cour déjà tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répète encor ; tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.

Il lui montre un billet d'Aerope.

1170 Ce billet seul contient un secret si funeste...
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reste.
Tu n'as pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux :
Souviens-t'en ; c'est à toi d'en garder la mémoire :
1175 Pour moi, je les oublie ; ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté !
J'en sens encor frémir mon cour épouvanté.
En vain sur mes serments ton âme rassurée
Comptait sur une paix que je t'avais jurée ;
1180 Car, dans l'instant fatal où j'attestais les cieus,
Je me jurais ta mort, et j'imposais aux dieux,
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène,
Par de pareils serments qui sut tromper ma haine.
1185 C'était lui qui devait me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissait sur lui ;

Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devais, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

À Plisthène.

1190 Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir !
1195 Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frère,
Le malheureux auroit assassiné son père.

THYESTE

Moi, son père !

ATRÉE

Ces mots vont t'en instruire. Lis.

Il lui donne la lettre d'Aerope.

THYESTE

Dieux ! Qu'est-ce que je vois ? C'est d'Aerope. Ah ! Mon fils !
La nature en mon cour éclaircit ce mystère.
Thyeste t'aimait trop pour n'être point ton père.
1200 Cher Plisthène, mes voux sont enfin accomplis.

PLISTHÈNE

Ciel ! Qu'est-ce que j'entends ? Moi, seigneur, votre fils !
Tout semblait réserver, dans un jour si funeste,
Ma main au parricide, et mon cour à l'inceste.
Grands dieux, qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
1205 Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour ?

À Atrée.

Vous qui, trompé longtemps dans une injuste haine,
Du nom de votre fils honorâtes Plisthène ;
Quand je ne le suis plus, seigneur, il m'est bien doux
D'être du moins sorti d'un même sang que vous.
1210 Je ne suis consolé de perdre en vous un père
Que lorsque je deviens le fils de votre frère.
Mais ce fils, près de vous, privé d'un si haut rang,
L'est toujours par le cour, s'il ne l'est par le sang.

ATRÉE

C'eût été pour Atrée une perte funeste,
1215 S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.
Le destin ne pouvait, qu'en te donnant à lui,
Me consoler d'un bien qu'il m'enlève aujourd'hui.
Eurysthène, sensible aux larmes de ta mère,
Est celui qui me fit, de son bourreau, ton père.
1220 Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié
Vient de vous sauver tous de mon inimitié.

À Thyeste.

Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois si désormais je cherche à te surprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix
1225 Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais :
Enfin, pour t'en donner une entière assurance,
C'est par un fils si cher que ton frère commence.
En faveur de ce fils, qui fut longtemps le mien,
De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien.
1230 Rentre dans tes états sous de si doux auspices,
Qui de notre union ne sont que les prémices.
Je prétends que ce jour, que souillait ma fureur,
Achève de bannir les soupçons de ton cour.
Thyeste, en croiras-tu la coupe de nos pères ?
1235 Est-ce offrir de la paix des garants peu sincères ?
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,
Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain :
C'est sa perte, en un mot : cette coupe fatale
Est le serment du Styx pour les fils de Tantale.
1240 Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeste et moi :
Veut-il bien, à son tour, que la coupe sacrée
Achève l'union de Thyeste et d'Atrée ?

Styx : Fleuve qui, selon la mythologie, coulait aux enfers ; les dieux juraient par le Styx, et ce serment ne pouvait être violé. [L]

Tantale : Titan, ayant commis plusieurs crimes envers les hommes et les dieux et puni par eux au supplice de la faim et de la soif inextinguible.

THYESTE

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré,
1245 Que de me rendre un fils ? Mon cour est rassuré ;
Et je ne pense pas que le don de Plisthène
Soit un présent, seigneur, que m'ait fait votre haine.
J'accepte cependant ces garants d'une paix
Qui fait depuis longtemps mes plus tendres souhaits.
1250 Non que d'aucun détour un frère vous soupçonne ;
À la foi d'un grand roi Thyeste s'abandonne :
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRÉE

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête ;
1255 Qu'un pompeux sacrifice en précède la fête ;
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits !
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène,
C'est vous, de ce grand jour, que je charge, Eurysthène ;
1260 J'en remets à vos soins la fête et les apprêts.
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
Mon frère n'attend plus que la coupe sacrée :
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puisse le noud sacré qui doit nous réunir
1265 Effacer de son cour un triste souvenir !
Pourra-t-il oublier... ?

THYESTE

Tout, jusqu'à sa misère.
Il ne se souvient plus que d'un fils et d'un frère.

SCÈNE VI.

Plisthène, Thessandre.

PLISTHÈNE, à Thessandre.

Dès ce moment, au port précipite tes pas ;
Que le vaisseau, surtout, ne s'en écarte pas.
1270 De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre.
Cours ; et que nos amis viennent ici m'attendre.

ACTE V

SCÈNE I.

PLISTHÈNE, seul.

Thessandre ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux ;
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?
Tristes pressentiments que le malheur enfante,
1275 Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente ;
Secrets avis des dieux, ne pressez plus un cour
Dont toute la fierté combat mal la frayeur.
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle ;
Le cour des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
1280 Mais pourquoi m'alarmer ? Et quel est mon effroi ?
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un roi
Qui semble désormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?
L'oublier ! Ah ! Moi-même, oublié-je aujourd'hui
1285 Ce qu'il voulait de moi, ce que j'ai vu de lui ?
Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée ?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connais que trop ses transports furieux ;
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux.
1290 C'est en vain de sa main que je reçois un père ;
Tout ce qui vient de lui cache quelque mystère.
J'en ai trop éprouvé de son perfide cour,
Pour oser, sur sa foi, déposer ma frayeur.
Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes ;
1295 Mais du fond de mon cour je sens couler mes larmes.
Thessandre ne vient point : tant de retardements
Ne confirment que trop mes noirs pressentiments.

SCÈNE II.

Plisthène, Thessandre.

PLISTHÈNE

Mais je le vois. Eh bien ! En est-ce fait, Thessandre ?
Sur les bords de l'Euripe est-il temps de nous rendre ?
1300 Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?
De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage ;
Je les ai dispersés, ici, sur le rivage ;
Tout est prêt. Cependant, si Plisthène aujourd'hui
1305 Veut en croire des cours pleins de zèle pour lui,
Il ne partira point : ce dessein téméraire
Pourrait causer sa perte et celle de son père.

PLISTHÈNE

Ah ! Je ne fuirais pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cour aujourd'hui ne tremblait que pour moi.
1310 Thessandre, il faut sauver mon père et la princesse ;
Ce n'est plus que pour eux que mon cour s'intéresse.
Cherche Théodamie, et ne la quitte pas ;
Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE

Eh ! Que prétendez-vous, seigneur, lorsque son frère
1315 Semble de sa présence accabler votre père ?
Il ne le quitte point ; ses longs embrassements
Sont toujours resserrés par de nouveaux serments.
Un superbe festin par son ordre s'apprête ;
Il appelle les dieux à cette auguste fête.
1320 Mon cour, à cet aspect qui s'est laissé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHÈNE

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémissé.
De quelque crime affreux cette fête est complice ;
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux ;
1325 Et nous sommes perdus s'il invoque les dieux.
Va, cours avec ma sour nous attendre au rivage ;
Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.

SCÈNE III.

PLISTHÈNE, seul

Dieux puissants, secondez un si juste dessein ;
Et dérobez mon père aux coups d'un inhumain.

SCÈNE IV.

Atrée, Plisthène, Gardes.

ATRÉE

1330 Demeure, digne fils d'Aerope et de Thyeste ;
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste.
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend ;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
1335 Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton âme ingrate ont produits mes bienfaits !
À peine le destin te redonne à ton père,
Que ton cour aussitôt en prend le caractère ;
1340 Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devait moins,
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices ;
Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHÈNE

Pourquoi me supposer un indigne forfait ?
1345 Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait ?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
Et je ne sens que trop ce que peut votre haine.
Aurais-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les dieux ?
1350 À travers les détours de votre âme parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juste fureur dont mon cour est épris...
Mais non, je me souviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, et malgré ma colère,
1355 Je crois encore ici m'adresser à mon père.
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frère.
1360 Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.
Sur la foi d'une paix si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée :
J'ai pénétré moi seul au fond de votre cour ;
1365 Et mon malheureux père est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune princesse ;
À la faire périr rien ne vous intéresse.

ATRÉE

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort ;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort.
1370 De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise.
Où l'on doit l'immoler, gardes, qu'on le conduise,
Versez à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCÈNE V.**ATRÉE, seul.**

Va périr, malheureux, mais, dans ton sort funeste,
1375 Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
Que je suis satisfait ! Que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler !
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.
1380 Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrais pouvoir, au gré de ma fureur,
1385 Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cour.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
1390 C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je frissonne, et je sens mon âme se troubler ;
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cède à la pitié mérite qu'on l'offense ;
1395 Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.
Tout est prêt ; et déjà, dans mon cour furieux,
Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux.
Je vais être vengé, Thyeste, quelle joie !
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
1400 Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi ;
Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
De ses premiers transports irriter la douleur,
1405 Et lui faire à longs traits sentir tout son malheur.

SCÈNE VI.

Atrée, Thyeste, Gardes.

ATRÉE, bas

Thyeste vient ; feignons ; il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.

Haut.

1410 Cher Thyeste, approchez : d'où naît cette frayeur ?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cour ?
Vous paraissez saisi d'une douleur secrète,
Et ne me montrez plus cette âme satisfaite
Qui semblait respirer la douceur de la paix :
Ne serait-elle plus vos plus tendres souhaits ?
1415 Quoi ! De quelques soupçons votre âme est-elle atteinte ?
Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte ?
Mon frère, vous devez la bannir désormais ;
La coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite ?
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
1420 N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

THYESTE

Qui ? Moi vous soupçonner, ou vous haïr, seigneur ?
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qu'ici j'atteste,
Qui lisent mieux que vous dans l'âme de Thyeste.
Ne vous offenez point d'une vaine terreur
1425 Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cour :
Je le sens agité d'une douleur mortelle ;
Ma constance succombe ; en vain je la rappelle ;
Et, depuis un moment, mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
1430 Cependant, près de vous, un je ne sais quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfants, faites venir mon fils ;
Qu'il puisse être témoin d'une union si chère,
1435 Et partager, seigneur, les bontés de mon frère.

ATRÉE

Vous serez satisfait, Thyeste ; et votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oui, mon frère, il n'est plus que la Parque inhumaine
Qui puisse séparer Thyeste de Plisthène.
1440 Vous le verrez bientôt ; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
1445 Je vois que votre cour s'alarme auprès de moi.
J'avais cru cependant qu'une pleine assurance
Devait suivre...

THYESTE

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offense.

ATRÉE, à un garde.

Qu'on cherche la princesse ; allez, et qu'en ces lieux
Plisthène, sans tarder, se présente à ses yeux.

1450 Il faut...

SCÈNE VII.

Atrée, Thyeste, Eurysthène, Gardes.

Eurysthène apporte la coupe.

ATRÉE

Mais j'aperçois la coupe de nos pères :
Voici le noud sacré de la paix de deux frères ;
Elle vient à propos pour rassurer un cour
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvait encor se défier d'Atrée
1455 En croira mieux peut-être à la coupe sacrée.
Thyeste veut-il bien qu'elle achève en ce jour
De réunir deux cours désunis par l'amour ?
Pour engager un frère à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.

Il prend la coupe de la main d'Eurysthène.

THYESTE

1460 Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudrait désormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes états et Plisthène ?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
1465 Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait ?
Eurysthène, donnez ; laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cour, à son aspect, de son trouble est remis ;
Donnez. Mais cependant je ne vois point mon fils.

Il prend la coupe des mains d'Atrée.

ATRÉE, à ses gardes, à Thyeste.

1470 Il n'est point de retour ? Rassurez-vous, mon frère ;
Vous reverrez bientôt une tête si chère :
C'est de notre union le noud le plus sacré ;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE

- 1475 Soyez donc les garants du salut de Thyeste,
Coupe de nos aïeux, et vous, dieux que j'atteste.
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix !
Et vous, frère aussi cher que ma fille et Plisthène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
- 1480 Mais que vois-je, perfide ? Ah ! Grands dieux ! Quelle horreur
C'est du sang ! Tout le mien se glace dans mon cour.
Le soleil s'obscurcit ; et la coupe sanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah ! Mon fils, qu'êtes-vous devenu ?

SCÈNE VIII.

**Atrée, Thyeste, Théodamie, Eurysthène,
Léonide, Gardes.**

THÉODAMIE

- 1485 L'avez-vous pu souffrir, dieux cruels ? Qu'ai-je vu ?
Ah, seigneur ! Votre fils, mon déplorable frère,
Vient d'être pour jamais privé de la lumière.

THYESTE

- Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais,
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !
- 1490 Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'est du sang que ta main me présente !
Ô terre, en ce moment, peux-tu nous soutenir ?
Ô de mon songe affreux triste ressouvenir ?
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offrait à ton père ?

ATRÉE

- 1495 Méconnais-tu ce sang ?

THYESTE

Je reconnais mon frère.

ATRÉE

Il fallait le connaître, et ne point l'outrager ;
Ne point forcer ce frère, ingrat, à se venger.

THYESTE

- Grands dieux, pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre ?
Monstre, que les enfers ont vomis sur la terre,
- 1500 Assouvis la fureur dont ton cour est épris ;
Joins un malheureux père à son malheureux fils ;
À ses mânes sanglants donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux

1505 Dont tu viens de chasser et le jour et les dieux ?

ATRÉE

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirais de te l'avoir ravie.
Par tes gémissements je connais ta douleur :
Comme je le voulais tu ressens ton malheur ;
1510 Et mon cour, qui perdait l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
Tu souhaites la mort, tu l'implores ; et moi,
Je te laisse le jour pour me venger de toi.

THYESTE

1515 Tu t'en flattes en vain, et la main de Thyeste
Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

Il se tue.

THÉODAMIE

Ah ciel !

THYESTE

Consolez-vous, ma fille ; et de ces lieux
Fuyez, et remettez votre vengeance aux dieux.
Contente, par vos pleurs, d'implorer leur justice,
Allez loin de ce traître attendre son supplice.
1520 Les dieux, que ce parjure a fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi ;
Le ciel me le promet, la coupe en est le gage ;
Et je meurs.

ATRÉE

À ce prix, j'accepte le présage :
Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits,
1525 Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].